



Voix et chapitres

La rentrée romande

joue avec les frontières

Plusieurs livres se placent sur le fil entre deux territoires, deux réalités, deux espaces mentaux. Exemple saisissant avec «Les nuits d'été» de Thomas Flahaut.

Caroline Rieder

Passer de la France à la Suisse, du monde ouvrier aux sphères universitaires, ou encore du quotidien à une réalité étrange nommée semi-confinement, ou du bonheur ignoré de pouvoir compter sur ses mots à l'oubli, ou au contraire s'extraire du réel pour plonger dans ses souvenirs. Plusieurs livres de la rentrée littéraire romande s'installent dans ces entre-deux qui représentent certes autant de ressorts narratifs, mais que l'on peut aussi lire comme les signes d'une littérature en phase avec une époque mouvante.

«Les nuits d'été», de Thomas Flahaut, explore ainsi un triple passage: celui des frontaliers du Jura qui travaillent dans les usines suisses; celui de leurs enfants, entre ascension sociale et grosses galères. Celui, enfin, d'un monde ouvrier en déclin, entre délocalisations, chômage et recours massif aux intérimaires.

Né à Montbéliard et installé à Bienne où il a étudié à l'Institut littéraire suisse, Thomas Flahaut se définit avant tout comme un «transfrontalier». Joint au téléphone lors d'une résidence d'écriture en Dordogne, il évoque autant Lausanne, où il a habité, que cette Franche-Comté d'où il vient.

Après «Ostwald», un premier roman remarqué, «Les nuits d'été» met en scène

Thomas, natif de Montbéliard qui, au lieu d'informer ses parents de son échec définitif à l'Université de Besançon, choisit de travailler pour l'été dans l'usine suisse où son père a trimé toute sa vie. Il y retrouve Mehdi, son ami d'enfance. Serveur dans une station valaisanne l'hiver, Mehdi revient au bercail aux beaux jours. Depuis sept étés, il campe derrière les machines la nuit, derrière l'étal de son père vendeur de poulets rôtis le jour. Un rythme éreintant même lorsque l'on a 25 ans. De plus, une délocalisation se profile à l'horizon.

La lueur d'espoir vient de Louise, son amie d'enfance et la jumelle de Thomas. Une histoire d'amour naît entre eux où tout se mélange. Mehdi est à la fois l'amoureux et l'interviewé pour la thèse que Louise prépare sur les ouvriers. Cela suffira-t-il à unir ces deux mondes?

Un livre mûri longtemps

Ce roman, Thomas Flahaut le portait depuis longtemps. Depuis qu'il a travaillé dans l'usine où a œuvré son père. «Je n'y suis pas allé en aventurier social, mais parce que j'avais besoin d'argent pour payer mes études.» Le Thomas du livre, c'est un peu lui, mais pas vraiment. «S'il s'appelle comme moi, et si j'ai décidé d'offrir une partie de mon état civil à Louise, ce n'est pas pour faire de l'auto-fiction, mais pour situer le point de vue

d'où je parle.» Celui d'un fils d'ouvrier qui, contrairement à son personnage, a terminé ses études, et s'est éloigné de son milieu d'origine.

«Je ne souhaitais pas écrire une histoire de pauvres, mais celle de trajectoires sociales qui ne sont pas que le résultat de la volonté comme on veut souvent nous le faire croire, mais aussi d'un déterminisme social qui est réel.» Il ne voulait pas non plus «raconter une énième histoire de transfuge de classe. Annie Ernaux a fait ça magistralement.»

«Les nuits d'été» contient un peu de tout cela, avec un traitement très personnel. Ce roman mélancolique et sociologique est porté par un style à la fois abrupt et poétique qui saisit le lecteur dès la première page. Une langue qui ne renie pas ce que l'auteur nomme «le français littéraire» mais use aussi de la répétition pour suggérer cet univers d'appauvrissement de l'intériorité et du langage que représente l'usine, et emprunte aussi quelques termes à l'argot comme «daron».

Dix kilos en moins

Thomas Flahaut a surtout cherché à dire ce choc de l'usine, qui lui a fait perdre dix kilos. Il réussit parfaitement à le transmettre. Ce qui frappe d'abord, c'est l'odeur de fer brûlé et de plastique fondu. Pas ce vacarme que le personnage de



Thomas imaginait, fantasme d'une «usine de film et de roman». Ici les machines semblent vivre toutes seules, portent un petit nom. Le jeune homme s'affaire ainsi autour de «Miranda», qui crache des pièces dont personnes ne sait à quoi elles servent. L'usine moderne n'a rien perdu de sa cadence folle, la tâche harassante tue à petit feu, surtout si l'on travaille de nuit. Dans ce monde, les couleurs ne sont là que pour rappeler la hiérarchie: polos gris pour les «opérateurs», rouge pour le chef d'atelier. Une autre division, invisible, s'opère entre les employés fixes et les in-

térimaires. Puis une troisième entre les ouvriers français et les patrons, Suisses et absents.

La frontière géographique, enfin, est omniprésente. Franchie sans cesse, elle fait partie du territoire naturel de cette jeunesse en quête de repères. Thomas Flahaut souligne cette porosité, ces regards parfois hostiles de part et d'autre, pour mieux dire à quel point elle relève d'une construction, notamment de l'extrême droite. Si son livre poursuit une visée littéraire, son côté militant sourit au fait que son texte puisse contribuer à une prise de conscience: «J'ai-

merais inviter les gens à comprendre combien l'extrême droite a déjà gagné sur ce point. Il ne faut pas leur laisser ce débat. D'autant plus qu'on a vu avec la crise du coronavirus à quel point la Suisse avait besoin des frontaliers.»



«Les nuits d'été»
Thomas Flahaut
Éd. de l'Olivier



**Thomas Flahaut
vit à Bienne.
Il signe avec
«Les nuits d'été»
un très beau
deuxième roman.**

PATRICE NORMAND

PHOTOS: DR, SOPHIE KANDAOUROFF, ARTHUR BILLERREY, VANESSA CADOSO, GAMMUTO, AFP



D'un monde à l'autre

Un journal de confinement tendre et drôle



«**Le mammoth et le virus**» (Slatkine) En 66 courts chapitres, **Eugène** se livre avec humour à l'exercice du journal de confinement. Il pose son regard décalé sur les petites absurdités de cette période, invitant ainsi dans la tête d'Alain Berset, qu'il imagine en ministre de la Santé recevant des baffes du ministre de la Culture qu'il est aussi. Plus sérieux, l'auteur constate: «Voilà, maintenant nous savons,



changer de société ne prend pas plus de trois ou quatre heures.» Il convie aussi, avec tendresse et autodérision, dans ce hors temps vécu en famille dans un chalet du val d'Hérens. Ses mandats et ceux de sa femme annulés laissent place au bonheur de passer du temps avec leur fils de trois ans et demi. Voilà donc Eugène lancé à la chasse au mammoth, ou en pleine régata de pommes de pin. Il en rêvait mais à Lausanne, il n'a jamais trouvé le temps. «Il aura fallu une pandémie mondiale pour que je joue avec mon fils au bord d'une rivière.»

C.R.

Glissements intérieurs

La perte des mots mise en mots



«**Journal de l'oubli**» (Éd. Bernard Campiche) Une vie peut basculer insidieusement. D'abord, l'auteure à succès Ludmilla Salomor peine à finir ce livre dû à son éditeur, puis c'est un mot écrit pour un autre, puis trois petits points qui remplacent, dans son journal, le terme qui se dérobe. En plongeant dans le carnet laissé en évidence comme une invitation, sa petite-fille découvre la détérioration de



la mémoire de son aïeule, et fera tout pour la raviver un peu, en l'emmenant sur cette île de Noirmoutier tant aimée. Dans ce roman, **Silvia Härrli** évoque avec délicatesse le drame de l'alzheimer, le déni, le secret, la détresse des proches. Mais c'est surtout dans le journal de la vieille dame, distillé au fil des cent premières pages, que la Genevoise trouve une manière poignante pour exprimer l'inéluctable perte des mots. Entre souvenirs et allusions à un quotidien de plus en plus flou, dans une syntaxe vacillante où persiste la poésie, Ludmilla écrira jusqu'à l'oubli d'elle-même. **C.R.**



Voyage poétique dans une société à l'arrêt



«**Dehors**» (Éd. Favre) Raconter le confinement emprunte diverses voix. Celles de l'écrivain-journaliste **Thierry Raboud** et du photographe

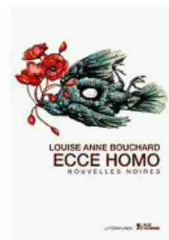
William Gammuto, installés respectivement à Vevey et Montreux, repèrent de concert un monde devenu irréel, une fois «l'exil intérieur décrété». La précision des images poétiques de l'un fait écho aux pho-



tos mélancoliques de l'autre. S'arrogeant «l'au-dehors», un intrépide arpente le vide. Rues ou gares désertes, bâtiments aux stores baissés, places de jeu condamnées, rayons des magasins dévalisés, ces scènes figées exposent «le réel, retranché de toute chair». Entre stupeur, peur et sève inconnue jaillie de

«l'absence qui bat son plein», l'esprit se perd, pour bientôt se ressaisir et remarquer «la beauté désembrée de nos haillons de pierre». Un voyage halluciné pour revoir «l'entre-temps» autrement. **C.R.**

Autopsie de vies qui basculent



«**Ecce homo**» (L'Âge d'homme) Âmes sensibles s'abstenir. Le sous-titre «Nouvelles noires» annonce la couleur. À la page 11 déjà, la description de Tommy, dont le cadavre n'a plus rien du

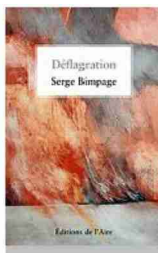
jeune homme «superbe et brillant» qu'il était, a de quoi retourner l'estomac. D'abord ça ne fait que chatouiller un peu, puis petit à petit une image se forme, qui donne la nausée, et envie de fermer le livre. Mais on poursuit, happé par cette écriture précise et mordante qui file pour peindre ces êtres discrets, à l'existence parfois insignifiante, basculant dans la folie ou la violence. **Anne Louise Bou-**

chard, auteure canado-suisse installée sur la Riviera, met en lumière ces détails sordides comme autant de conséquences du véritable point de bascule, qui n'apparaît parfois qu'à titre d'indices, et qu'il appartient au lecteur de relier comme un puzzle. À la manière d'un feu qui débute, la narration alterne ombre et lumière pour esquisser ces fragilités humaines, jusqu'à l'embrassement. **C.R.**





Fable romanesque prémonitoire

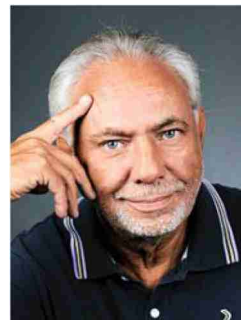


«**Déflagration**» (Éd. de l'Aire) Et si la Suisse était menacée d'un péril conduisant à confiner ses habitants? Un air de déjà-vu? L'idée de son septième roman est pourtant venue au Genevois **Serge Bimpage** il y a trois ans

lors d'un séjour au sud de l'Italie avec vue sur le Stromboli, et le livre a été accepté par l'éditeur le 6 janvier. Une Suisse renommée «Petit pays» s'y trouve aux prises avec une éruption volcanique, que l'auteur a imaginée plus à titre de métaphore que dans une visée d'anticipation. À l'aune de cette nouvelle donne, il examine la vie de l'historien Julius Corderey, professeur réputé, «décoré de l'Ordre des Palmes académiques». Bien installé dans ses certitudes comme dans sa de-

meure chic de Genève, puis replié dans l'appartement de sa mère décédée après la cinquième rupture avec son épouse, il n'aurait jamais imaginé devoir se réfugier à Marmotence, le village de montagne de son enfance, pour un interminable hiver où il devra même partager son chalet avec une réfugiée venue de Suisse alémanique. Teinté d'ironie, ce foisonnant roman questionne par la multiplicité des personnages,

des points de vue et des thèmes la position de la Suisse, les certitudes trop bien ancrées, mais aussi le potentiel de changement d'une telle crise. **C.R.**



Quand le délire essaime en grains de folie



«**Rêver d'Alma**» (L'Âge d'homme) Ce devait être le premier, c'est le troisième roman de **Marc Agron** qui traverse avec volupté les épaisseurs de la mémoire en réveillant ses foisonnements et ses délires. Maxi-

milien et sa Chevrolet décapotable – véritable machine à rêves – vrombissant tous les jours dans son salon à midi ont donc patienté, un peu, dans un tiroir avant de venir enchanter le lecteur. Lequel retrouve cet original (critique d'art croisé dans «La mémoire des cellules»



paru en 2017) en funambule au bout du fil de sa vie. Sa voiture lui sert à remonter le temps, à revivre ses senteurs, ses couleurs, ses pesanteurs comme ses légèretés. Une fois à bord, Alma est là, le souvenir de son corps tant aimé imprimé dans les sièges: il ne reste plus qu'à tourner la clé des songes... ou de la folie?

Alertés, les services sociaux ont fait le choix des cachets pour Maximilien qui raille sans compassion leur délégué au «visage de protozoaire». Mais nous, on se laisse guider dans les vertiges hypnotiques de son kaléidoscope existentiel par la plume de l'auteur lausannois. Maniant l'intime comme

une matière picturale et l'écriture comme un flux, très libre, fécondé par de multiples références. Haletant!
F.M.H.